

Shlomo Sand

Une race imaginaire

Courte histoire de la judéophobie

SHLOMO SAND

UNE RACE IMAGINAIRE

Du même auteur

L'Illusion du politique
La Découverte, 1984

Le xx^e Siècle à l'écran
Seuil, 2004

Les Mots et la Terre
Fayard, 2007

Comment le peuple juif fut inventé
Fayard, 2008

De la nation et du « peuple juif » chez Renan
Les Liens qui libèrent, 2009

Comment la terre d'Israël fut inventée
Flammarion, 2012

Comment j'ai cessé d'être juif
Flammarion, 2013

Crépuscule de l'histoire
Flammarion, 2015

La Fin de l'intellectuel français
La Découverte, 2016

La Mort du Khazar rouge
roman, Seuil, 2019

SHLOMO SAND

UNE RACE IMAGINAIRE

Courte histoire de la judéophobie

e s s a i

TRADUIT DE L'HÉBREU
PAR MICHEL BILIS

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-145339-3

© Éditions du Seuil, mars 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque pro-cédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

En souvenir de Tzvetan Todorov

Tel-Aviv – Nice, 2019

I

Une écriture subjective

- Les causes de tous nos malheurs, ce sont les juifs !
- Mais non, les cyclistes !
- Pourquoi les cyclistes ?
- Pourquoi les juifs ?

Blague yiddish du siècle dernier.

Je suis historien. J'ai donc rédigé ce court essai en me fondant sur le savoir acquis et accumulé, au fil des ans, en tant qu'étudiant et enseignant. Je dois cependant avertir d'emblée le lecteur : je n'ai jamais considéré la discipline historique comme une science, et j'ai toujours su que la restitution du passé ne relève pas d'une démarche objective. Il y a, bien évidemment, de très bons historiens, et d'autres moins bons, tout comme il existe d'excellents ou de médiocres menuisiers ; tout narrateur du passé est toutefois tributaire de l'esprit de son temps et de l'endroit où il vit ; s'il est honnête, il doit s'efforcer de révéler, dans toute la mesure du possible, la charge de subjectivité qui influence et façonne son approche de l'histoire.

Il serait hypocrite de ma part de faire semblant d'être neutre et d'adopter une démarche purement « scientifique » en rédigeant cet essai. Dès l'origine, ma biographie infirmerait immédiatement une telle prétention. Je suis né au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans un camp de juifs déplacés, près de Linz, ville autrichienne. Peu de temps après, j'ai été transféré dans un autre camp, situé en Bavière où j'ai vécu deux ans, avant qu'en 1948, mes parents émigrent en Palestine devenue Israël. Ma mère et mon père ont perdu leurs parents (mon grand-père et mes deux grands-mères), ainsi que d'autres membres de leur famille, lors du grand massacre nazi : cet événement m'apparaît comme l'un des plus horribles de l'histoire humaine, mais aussi comme une résultante du long développement judéophobe qui a caractérisé la civilisation chrétienne.

C'est pourquoi toute tentative de ma part de me présenter comme chercheur professionnel, dépourvu de toute subjectivité, mériterait le qualificatif d'hypocrite. Ceci ne m'a, cependant, pas empêché de m'efforcer de comprendre ce qu'a été l'antijudaïsme, dans ses diverses phases, et d'en explorer les causes. Cela ne signifie aucunement une quelconque inclination à lui trouver des excuses. Bien qu'étant conscient de l'impossibilité d'atteindre « la Vérité », dans le domaine des « sciences humaines et sociales », je n'ai jamais pensé, pour autant, qu'il faille renoncer à continuer de s'en approcher.

Sachant que j'ai de plus tendance à faire preuve d'intolérance envers toutes les formes de laideur et de bêtise humaines qui nourrissent le rejet et la discrimination des minorités linguistiques, religieuses, sexuelles,

culturelles ou autres, j'imagine que les lecteurs trouveront nombre de défauts et de faiblesses dans ces pages. Je dois, en effet, avouer mon incapacité à surmonter mon dégoût de la partialité et de l'injustice dont fait preuve la majorité qui dicte sa loi à la petite minorité menacée. Durant presque toute l'histoire du monde occidental, les juifs ont subi diverses formes d'exclusion, de ségrégation et de discriminations qui les ont contraints à toujours avoir conscience de leur situation particulière.

L'argument central de cet essai consistera en l'affirmation que la foi juive n'a pas été la génitrice du christianisme, mais que, contrairement à ce que nous dicterait la chronologie, le caractère et l'attitude de la minorité juive ont été façonnés par la chrétienté au sein de laquelle celle-ci demeurait. Lorsque Jean-Paul Sartre voyait le juif moderne comme une création du regard du non-juif, il n'imaginait pas que le « judaïsme authentique » (autrement dit le judaïsme religieux) provenait déjà principalement d'une représentation hostile produite par la civilisation chrétienne.

Tout le monde conviendra que le fait de vivre pendant des siècles à proximité de voisins persuadés que vous avez assassiné le fils de leur Dieu puisse générer des identités pour le moins fermées et angoissées. La peur quotidienne d'un environnement hostile façonne des échetes un peu raides, et suscite une mentalité de rejet de tous ceux qui tentent un rapprochement.

En généralisant, on pourrait émettre l'hypothèse qu'à l'exception de la période dorée judéo-arabe, en Espagne (dont Maïmonide est le produit direct), la foi

et les pratiques ont eu généralement tendance à geler leur héritage. Les damnés ont refusé d'accepter les renouveaux et les sollicitations culturelles. Le fait de se plonger dans l'exégèse des textes, accompagné d'une espérance douloureuse du salut, tout en se détournant d'un environnement aliénant, a fixé l'univers spirituel des juifs comme communauté assiégée.

Antisémitisme ou judéophobie ?

Il ne faudrait évidemment pas en inférer que les formes d'hostilité à l'encontre des juifs, tout comme les identités juives elles-mêmes, sont demeurées identiques à travers les siècles. La force du rejet de l'« autre » juif a varié selon les lieux : ainsi dans la civilisation musulmane s'exprimait moins une haine à l'encontre des juifs qu'un sentiment de supériorité, tant dans la législation que dans la pratique quotidienne¹. On ne peut, toutefois, comprendre l'antijudaïsme du xx^e siècle, pas plus que les avatars de l'identité juive elle-même, en faisant fi du temps long qui les ont conditionnés et définis. Les structures économiques changent, les situations politiques évoluent, les technologies se développent, tandis que la durée de vie des sédiments de haines mentales nourries par les croyances s'avère beaucoup plus durable, par-delà les mutations qui les affectent.

1. Cet essai abordera très peu la judéophobie dans la civilisation musulmane, du fait de l'insuffisance de connaissance de l'auteur sur le sujet.

Les lecteurs s'étonneront certainement de ce que, dans ce texte, je n'utilise pas le vocable populaire d'« antisémitisme ». Ce terme a été inventé au mitan du XIX^e siècle, au moment où la formalisation de la racialisation biologique atteignait son apogée, ne marquant pas ainsi, selon moi, une coupure épistémologique décisive dans l'histoire de l'hostilité envers les juifs, mais, essentiellement, une importante phase supplémentaire. L'attitude de profond mépris envers les juifs (et les indigènes des colonies) ne résulte pas d'une quelconque découverte « scientifique » concernant une race sémite ou indo-européenne, mais bien plutôt d'un discours suprématiste arrogant qui avait inventé et établi une hiérarchie biologique des races. Autrement dit : la racialisation idéologique existait bien avant qu'elle ne découvre le sang, ou, comme on le verra par la suite, l'ADN contemporain.

Attendu qu'il n'existe pas de race sémite, et pas davantage de race aryenne, les racines du terme « antisémitisme » plongent dans l'escroquerie essentialiste provenant principalement de politiciens populistes désireux de donner une consistance « scientifique » à une vieille phobie. Bien évidemment, il existe des langues sémites, indo-européennes ou encore austro-asiatiques, dont la linguistique a explicité les caractéristiques et la problématique inhérente à leur classification. Cependant, les juifs d'Europe ne parlaient pas l'hébreu, si ce n'est, à l'instar de l'usage du latin, pour réciter leurs prières, aussi n'ont-ils jamais été des « Sémites ». En Europe de l'Est, où s'est constitué le peuple du yiddish, cette langue indo-européenne s'écrivait en lettres araméennes, certes

issues des langues sémites, mais ce sont plutôt les juifs vivant dans le monde arabe qui peuvent être considérés comme d'authentiques Sémites.

Cela peut faire sourire, mais on pourrait aussi me qualifier de « Sémite » typique. Je ne suis pas né « sémite », car le yiddish (que je ne savais ni lire ni écrire) fut ma langue maternelle. À l'école et dans la rue, j'ai acquis l'hébreu dont, jusqu'à ce jour, je suis amoureux, et par lequel je peux parfois m'exprimer avec précision. Je rêve, je pense et j'écris en hébreu. Cet essai a été rédigé en hébreu ; il serait plus juste de dire : en israélien, parce que la syntaxe et une part importante des mots utilisés diffèrent totalement du langage de celui des rédacteurs ancestraux de la Bible.

En résumé, je préfère recourir au concept de « judéophobie », antérieur à l'apparition d'« antisémitisme », et relativement plus précis. Léon Pinsker, l'un des premiers sionistes, dans son essai pionnier : *Autoémancipation*, publié en 1882, a employé le terme de « judéophobie » ; « antisémitisme », en effet, n'était encore guère connu. « Judéophobie » peut faire penser à une maladie psychiatrique ; tel était d'ailleurs le point de vue de Pinsker, qui, lui-même, était médecin.

Pour ma part, je ne considère pas vraiment la xénophobie comme une maladie. Le langage de haine a, certes, des origines psychologiques profondément ancrées dans le comportement humain, mais ses explosions perverses dépendent toujours de processus idéologiques au long cours, d'une part, et de situations socioéconomiques et politiques, d'autre part. Si, à la base de toute haine de l'autre, gît une peur, celle-ci ne constitue pas l'unique

ingrédient de toute expression de malveillance. Les complexes d'infériorité et l'arrogance, la jalousie et l'inculture, la soif de pouvoir et l'exploitation des rapports de force, la souffrance, la recherche d'un bouc émissaire, et bien d'autres manifestations mentales bien connues emplissent la xénophobie, et alimentent pleinement la judéophobie.

Comme l'on sait, ce phénomène humain n'est pas totalement compréhensible, et je ne pense pas que l'on puisse le réduire à l'expression anglaise « *The dislike of the unlike* », autrement dit à une hétérophobie, synonyme d'une peur naturelle face à celui qui est différent. S'il est vrai que le racisme peut être qualifié de « snobisme des pauvres », on peut y ajouter que la racialisation, c'est-à-dire la transformation de l'autre ou de soi-même en une race, qui est toujours imaginaire, trouve sa source chez des intellectuels, et a toujours été tricotée par des gens de lettres.

Judéophobie et sionisme

Je me suis employé à identifier dans ces quelques pages, ne serait-ce qu'à tire-d'aile, quelques-unes des étapes de la haine séculaire et incandescente à l'encontre des juifs, et j'ai voulu comprendre ce qu'il subsiste, de nos jours, de cette épaisse hostilité. Je soulèverai, en revanche, dans la dernière partie une problématique susceptible de heurter nombre de lectrices et lecteurs : jusqu'à quel point le sionisme, né comme une réponse de détresse à la judéophobie moderne, n'en a pas été le

miroir ? Dans quelle mesure, par un processus dialectique complexe, le sionisme a-t-il hérité des fondements idéologiques qui ont, de tout temps, caractérisé les persécuteurs des juifs ?

Et je poserai une dernière question : dans quelle mesure l'État d'Israël a-t-il été, et demeure de ce fait, un État ethnoreligieux, voire ethnobiologique, et non pas une démocratie moderne au service de tous ses citoyens israéliens, sans distinction de religion, de sexe et d'origine ?

II

Enrayer le prosélytisme juif

Ceux que l'on appelle les juifs ne sont pas biologiquement, pour la plupart, les descendants des tribus sémites [...].

Raymond Aron, *Mémoires*, 1983.

Constantin I^{er} a régné sur l'Empire romain d'Occident de l'an 312 à 324, puis sur la totalité de l'Empire de 324 à sa mort, en 337. Il fut le premier empereur à se convertir au christianisme. Dès lors, il fut mis fin à la persécution des chrétiens, dont la foi devint légitime, et bientôt privilégiée dans l'appareil impérial. Le processus rampant de transformation de la Méditerranée en une mer chrétienne connut alors une avancée significative, avec, entre autres conséquences, la victoire définitive du christianisme sur la religion juive, contre laquelle il avait rivalisé durant près de deux siècles et demi pour capter le cœur des tenants du monothéisme.

Une précision s'impose : l'empereur chrétien Constantin I^{er} n'a pas persécuté les juifs (ni, d'ailleurs, les païens). Il a, cependant, continué à leur interdire de résider à Jérusalem, dont il voulait faire une ville chrétienne ;

mais il a reconnu le statut des fonctionnaires juifs et a respecté leur culte, conformément à la meilleure tradition romaine. Il se montra, en revanche, intransigeant sur la conversion religieuse : il légiféra sur l'interdiction des mariages entre juifs et chrétiens, et empêcha les juifs de faire circoncire leurs esclaves.

Un juif qui, désormais, s'opposerait de force à la conversion d'un de ses coreligionnaires au christianisme écoperait d'un lourd châtement, pouvant aller jusqu'à la mise à mort. Cette loi ne s'appliquait évidemment pas au chrétien qui empêchait la conversion d'un autre chrétien au judaïsme.

La finalité de cette première offensive chrétienne institutionnelle contre la religion sœur monothéiste ne visait pas à la détruire ; l'objectif consistait à bloquer la dynamique des conversions juives, alors répandues dans l'Empire romain.

L'expansion du judaïsme

À la fin du rouleau d'Esther, l'un des livres de la Bible les plus tardifs, écrit, semble-t-il, vers la fin du II^e siècle de l'ère chrétienne, autrement dit, durant la période hellénistique, figure ce surprenant passage : « Et beaucoup de gens d'entre les peuples du pays se firent juifs, car la crainte des juifs les avait saisis » (8,17). L'expression « se firent juifs » n'était pas apparue auparavant dans les livres de la Bible. On peut aussi supposer que le prodigieux rouleau de Ruth, aspirant à nous convaincre que le roi David, lui-même, était le

descendant d'une Moabite convertie, date de la même époque. Ces deux rouleaux portent témoignage, d'une part, de l'opposition croissante à la phase de repli sur soi, caractéristique des débuts du jeune et faible monothéisme juif, et du nouvel état d'esprit alors en train d'éclorre sur le pourtour méditerranéen, d'autre part.

Il faut cependant se méfier d'une telle formulation historique globale ; en effet, ce nouvel état d'esprit demeure principalement l'apanage d'élites politiques et culturelles, ou de couches sociales urbaines. C'est à elles que se réfère le fragile témoignage dont nous disposons, par-delà la globalité et la forme d'universalité dont il se prévaut. La quasi-totalité des sociétés de l'Antiquité étaient alors composées de travailleurs agricoles illettrés, et notamment d'esclaves sur lesquels nous ne savons pas grand-chose. Quant aux mutations évoquées par les historiens, elles n'affectent que très modérément les vies.

Aux II^e et I^{er} siècles avant Jésus-Christ, à l'époque du royaume hasmonéen de Judée, la civilisation hellénistique, qui s'était répandue et avait brouillé des frontières et des identités traditionnelles, s'était mélangée à la croyance monothéiste, créant ainsi une dynamique de conversions, inconnue jusqu'alors dans l'histoire. Bien qu'il soit difficile d'appliquer le concept de « judaïsme » à une croyance à laquelle manquaient encore la Mishna et le Talmud, les deux recueils rabbiniques de la loi juive orale, et bien qu'il faille également rester dubitatif sur la valeur historique des mythes bibliques, la révolte victorieuse des Macchabées contre le pouvoir polythéiste des Séleucides a vu, pour la première fois, semble-t-il,

dans l'histoire du monde occidental, la fondation d'un royaume typiquement monothéiste.

Élargir son territoire, à l'instar de quasiment tous les royaumes dans l'histoire, fut l'un de ses actes importants, mais, en l'occurrence, le processus d'annexion habituel a comporté un aspect original, jusqu'alors inconnu dans la tradition païenne, tout comme dans les commandements bibliques : en 125 avant Jésus-Christ, le souverain du royaume hasmonéen de Judée, Jean Hyrcan I^{er}, a soumis la population édomite voisine, installée au sud du royaume, et l'a forcée à se convertir. Vingt et un ans plus tard, son fils, Aristobule I^{er}, soumet à son tour les Ituréens (des tribus arabes de Galilée), achevant ainsi l'entreprise de conversions de masse menée par son père.

Shemaya et Abtalion, les deux chefs spirituels de la religion juive en train de se constituer, à la fin de l'époque des Hasmonéens, étaient déjà totalement convertis à l'issue de cette assimilation massive, et si, peu de temps après, Hérode I^{er} le Grand, roi de Judée et futur édificateur du magnifique temple, fut, nullement par hasard, le fils d'un père édomite et d'une mère arabe, et si Simon Bar Giora, le meneur de la révolte des Zélotes de Jérusalem, en l'an 66, provenait, lui aussi, d'une famille judaïsée, il ne serait pas incongru d'admettre que Jésus-Christ, s'il a réellement été une figure historique, ait pu être un descendant des Ituréens convertis, résidant à Nazareth, en Galilée.

Le récit chrétien rejetterait évidemment avec effroi une telle hypothèse. Tout comme nombre de juifs, et de futurs judaïsés, se prévalant d'une noble filiation

VI. Révolution, émancipation et nationalité	67
De Damas à Bologne	71
Judéophobie et fabrication des nations.	73
VII. Les juifs entre capitalisme et socialisme	79
Proudhon, père de l'anarchisme	84
Et les anarchistes ?	87
VIII. Racialisation, démocratisation et émigration	89
Masses et élections.	93
Émigration et racisme	96
IX. L'affaire Dreyfus et la naissance du sionisme	99
Les réactions des juifs face au sionisme	103
Émigrer en Palestine ?	105
X. L'extermination de la « race juive »	107
Exterminations de masse	108
Vichy et les juifs.	112
XI. Renaissance de la « race juive » ?	115
Les fondateurs du sionisme et « l'origine »	117
Imaginer un peuple-race juif	121
XII. Qui est juif ? De l'empreinte digitale à l'ADN	129
Identifier un juif non religieux	132
Inventer un gène juif	136
XIII. La guerre de 1967 et « le droit des ancêtres »	141
« Le droit de naissance ».	144
L'amour comme menace	146

XIV. La judéophobie est-elle en recul ?	149
La judéophobie aux États-Unis	153
La judéophobie dans le Vieux Continent	155
XV. L'antisionisme, nouvel	
« antisémitisme » ?	159
Des judéophobes aux islamophobes	163
Haine et pensée stéréotypées	165
Remerciements	169